

LA

Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Solennités de titulaires. — II Aux prières. — III Un grand évêque. — IV La question de l'Université catholique en Irlande. — V Correspondance des Etats-Unis. — VI Mgr Mathias Loras évêque de Dubuque, Iowa. — VII Ordo des fidèles.

SOLENNITES DE TITULAIRES

Dimanche, le 2 avril

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité des titulaires de Saint-Patrice (Montréal et Sherrington), de Saint-Gabriel (Montréal) et de Saint-Benoit.

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Solennité des titulaires de Saint-Patrice (Ottawa et Fallowfield), de Saint-Agricole, de Saint-Gabriel (Bouchette) et, *par anticipation*, de Saint-Sixte.

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennité du titulaire de Saint-Hughes et, *par anticipation*, de celui de Saint-Vincent-Ferrier (Adamsville).

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Solennité des titulaires de Saint-Patrice (Sherbrooke et Magog), de Saint-Gabriel (Stratford) et de Saint-Phlémon (Stoke Center).

DIOCÈSE DE NICOLET. — Solennité *anticipée* du titulaire de Saint-Célestin.

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Solennité du titulaire de Saint-Patrice (Hinchinbrooke).

DIOCÈSE DE PEMBROKE. — Solennité du titulaire de Saint-Patrice (Mount St-Patrick).

DIOCÈSE DE JOLIETTE. — Solennité des titulaires de Saint-Patrice (Rawdon), de Saint-Gabriel (Brandon) et de Saint-Cuthbert. J. S.

AUX PRIÈRES

Sœur Marie-Jésus-Agonisant, née Mathilde Latour, des Sœurs de Sainte-Anne, décédée à Saint-Jacques de l'Achigan.

Mme Rosalie Bachand, décédée à Longueuil.

UN GRAND EVEQUE

LE 15 février dernier, dans la cathédrale de Reims, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, prononçait l'oraison funèbre du regretté cardinal Langénieux, mort, comme l'on sait, à Reims, presqu'au lendemain de son retour de Rome, le 1er janvier 1905.

L'éloquent successeur de Dupanloup avait certes un beau thème à développer. Avec une simplicité grandiose — les deux mots s'accouplent bien parfois — il a raconté la vie du grand cardinal de Reims. Et il se trouve que c'est une page superbe, une glorieuse page de l'histoire de la France contemporaine, qu'il a racontée là.

Les lecteurs de la *Semaine* prendront volontiers connaissance de quelques lignes de cette page. Si souvent, en ces années de persécution, les échos des tristesses de là-bas nous arrivent, qu'il nous est bon à l'âme de nous arrêter parfois aux belles et viriles leçons que nous donnent encore ceux de nos frères de France qui persistent, grâce au ciel, à faire quand même les *gestes de Dieu*.

Trois dates surtout, on l'a justement écrit, ont mis en vue pour l'histoire la vie et l'œuvre du cardinal Langénieux : celle des pèlerinages ouvriers à Rome, celle de la légation papale à Jérusalem, et celle des glorieuses fêtes du 14ème centenaire du baptême de Clovis à Reims en 1896.

* * *

L'action du pape Léon XIII et de son cher cardinal de Reims sur les ouvriers de France ne se pouvait qu'esquisser dans une oraison funèbre. Mais Mgr Touchet excelle à peindre par un trait et à résumer par une allusion.

Après avoir expliqué comment Mgr Langénieux entendait tourner ses ouvriers vers l'Eglise et vers le pape, et comment les *solennelles exodes* de plusieurs milliers d'hommes vers Rome contribuaient à cette fin supérieure, Mgr Touchet arrive à enregistrer les résultats acquis.

Lisez bien :

« Léon XIII a donné (aux pèlerins ouvriers) sa dernière bénédiction. Il va se retirer. Soudain quelqu'un se détache, un ouvrier cordonnier de Saint-Malo ; et, s'avançant vers le vieux pontife : « Saint-Père, dit-il, je suis un peu poète, me permettriez-vous de vous dire un cantique de ma composition ? » Léon XIII s'arrête. Or, Dieu avait donné à l'homme de Saint-Malo une âme de barde avec une voix puissante. Il chanta l'Eglise, ses grandeurs dans la persécution ; il chanta le travail, sa noblesse et sa fécondité ; il chanta Léon XIII, et sa glorieuse encyclique *sur la condition des ouvriers*. Enfin, dans une espèce d'adjuration où il mit toute sa poitrine et tout son cœur, tourné vers ses compagnons de travail et de foi, il les somma de ne mépriser jamais ni le devoir, ni le ciel, ni Dieu. Et lui-même, la main étendue vers le Vicaire du Christ, jura que les ouvriers ne l'oublieraient point. Puis, il se tut. Mais la masse avait frémi. Sur elle avait passé ce je ne sais quoi qui déchaine les sublimes enthousiasmes..... » Tous reprirent : « Nous le jurons, nous le jurons ».

Qui ne comprend pas ce que signifie ce beau trait de l'enthousiasme ouvrier aux pieds du pape et ce qu'il comporte de leçon fortifiante pour l'âme du croyant ?

Ah ! ce spectacle de tout un monde d'ouvriers, faisant acte de foi aux pieds d'un pape ou même d'un évêque — comme naguère, en septembre, les 15,000 ouvriers de Montréal devant Mgr Bruchési —, c'est l'un des plus consolants qui se puissent voir !

Car le monde ouvrier doit être conquis. « Il est le nombre, disait Mgr Touchet ; il est le labeur ; il est la souffrance ; et s'il est la révolte quelquefois, combien plus est-il la patience ».

* * *

Le cardinal Langénieux fut un jour le légat du pape à Jérusalem. Son éloquent panégyriste y devait trouver l'occasion de faire la plus délicate peinture de sa charité admirable.

Pour le bon renom de l'Eglise et de la France, Son Eminence, à son arrivée à Jérusalem, n'avait *négligé aucun rite, aucun appareil*. Aux yeux des Orientaux Elle s'était montrée de haut. Au congrès, qu'Elle présidait, Elle se faisait voir très digne mais très accueillante.

Je cite :

« Pendant une des séances, on vit le cardinal se lever et revêtir son manteau de cérémonie. — Je vous demande pardon, Messieurs, déclara-t-il, je dois faire une visite qui ne souffre aucun retard. — Etant sorti, il prit un chemin détourné et triste, qu'il suivit près de deux heures sous un soleil de plomb. Il arriva à un village de maisons à demi ruinées et comme maudites. Sur les seuils sans portes, derrière les fenêtres sans vitres, des êtres rongés, tombant de la pourriture du tombeau, avant le tombeau : c'était la léproserie. Il s'approcha des infortunés, essayant de s'en faire entendre, les servit à table, leur laissa une royale aumône. »

« Quand il s'en alla, les lépreux se disaient les uns aux autres : « C'est Jésus, c'est le Christ. »

* * *

Mgr Touchet, je l'ai noté, faisait l'éloge du défunt cardinal dans la cathédrale même de Reims, cette superbe relique d'un passé plein de foi. Venant à parler du patriotisme intelligent du grand évêque qu'il louait, l'orateur s'écria :

« Du passé de la France il possédait dans cette enceinte même une relique.

« Il l'enchâssa merveilleusement parmi les fêtes du centenaire de Clovis. A ces solennités il associa l'univers : le pape, les évêques, les poètes, les journalistes, les dévots, les indifférents, le peuple, les musiciens, les saints du ciel..... Il fit écrire, parler, chanter, bâtir, illuminer. Il appela la France : la France répondit. »

J'arrête ma citation pour remarquer que l'éminent cardinal appela aussi le Canada à cette fête inoubliable, et que le Canada répondit

par la bouche du savant et pieux archevêque de Québec, Mgr Bégin, qui prononça à Reims un discours qui n'avait rien à envier, ni pour le fond ni pour la forme, aux superbes pièces des maîtres de l'éloquence sacrée en France.

Ces fêtes de Reims, j'en ai vu quelque chose, et j'en voudrais parler plus longuement. Mais il faut me hâter. Mon cadre accoutumé est presque rempli.

* * *

Et pourtant, j'ai encore une citation à emprunter à Mgr Touchet. Ce n'est pas la moins émouvante. L'éloquent panégyriste raconte la dernière entrevue, en décembre 1904, du cardinal Langénieux avec le pape Pie X. Son Eminence avait voulu revoir Rome et le mal l'avait terrassée pendant son voyage. Un mieux se faisant sentir, Monseigneur pensa à revenir à Reims, mais auparavant il se fit porter au Vatican.

« Il revit ces portiques sous lesquels il avait passé jeune évêque, jeune cardinal. Il salua le drapeau jaune et blanc de l'Eglise, tandis que la garde lui présentait les armes. Il put évoquer le souvenir des hommes célèbres qu'il avait connus et fréquentés dans cette demeure sacrée : Pie IX, Léon XIII, leurs ministres. Lui-même n'avait-il pas écrit un peu de l'histoire en ces lieux ? Oui ! Oui !... Et maintenant il s'en allait brisé, sans souffle, où va toute chair. Tout est donc vanité, tout : l'éclat de la carrière, le bruit qui accompagne les pas, la perspicacité de l'esprit, les vastes entreprises, les travaux dans lesquels on s'use : tout, excepté aimer Dieu et le servir ! »

C'est là une page digne de Bossuet. On voit rarement tant de grandeur, en face du néant de la mort, inspirer de plus beaux accents.

« Mais tandis que le vieux cardinal malade refaisait ainsi un chapitre de l'*Ecclésiaste*, raconte toujours l'évêque d'Orléans, quelqu'un, qui était venu du fond du palais à sa rencontre, s'approcha de lui, tout blanc, très doux, très calme : le Vicaire du Christ ».


« Les deux vieillards causèrent quelques instants de l'Eglise, de la France, de deux amours donc. Puis le moins âgé, voyant que l'aîné se fatiguait, l'étreignit avec des larmes dans les yeux en disant : « Frère, priez pour moi, qui demeure exposé à de telles tempêtes. » Et le suprême Pontife s'éloignant, disparut. Le cardinal regarda aller l'ombre blanche, puis il détourna la tête. »

Je ne sais vraiment pas s'il est possible souvent de produire plus d'effet en parlant plus simplement ? Ces traits, pris sur le vif, que le style de l'éloquent orateur anime et colore de teintes toutes chaudes, enfoncent la vérité dans l'âme mieux que les arguments les plus serrés.

Après avoir lu cette dernière page, après avoir contemplé cette agonie d'un grand évêque, qu'on me dise donc ce qu'est la vie de ce monde ? Puisque les plus grands sont encore si petits, *Dieu seul est grand, mes frères !*

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

LA QUESTION DE L'UNIVERSITE CATHOLIQUE EN IRLANDE

 ALGRÉ la séparation de l'Eglise et de l'Etat, en Irlande, effectuée par M. Gladstone, le vieux parti de la suprématie protestante ne se tient pas pour battu.

Il a été assez fort jusqu'ici pour empêcher les catholiques irlandais d'obtenir l'université qu'ils réclament à grands cris et dont ils ont tant besoin. Il veut maintenant les forcer à envoyer leurs enfants à l'université protestante représentée par le collège de la Trinité, à Dublin, et il essaie de la séduction pour les y attirer.

Le Conseil d'administration du collège de la Trinité et

un riche baronnet, sir John Nutting, viennent de fonder un certain nombre de bourses pour être offertes au concours aux élèves des deux sexes des écoles secondaires catholiques. A cette offre, le baronnet ajoute celle de faire construire une chapelle catholique au collège de la Trinité dès que le nombre des étudiants de notre religion sera suffisant pour justifier cette dépense.

Mais les protestants ont beau faire, les catholiques sont sur leurs gardes.

Les évêques d'Irlande, dernièrement réunis à Maynooth pour leur Synode annuel, ont flétri cette tentative de corruption des consciences. En même temps, ils ont déclaré qu'il était temps que le Parlement ordonnât une enquête sur l'usage des immenses revenus que le collège de la Trinité tire de dix-huit comtés irlandais, et dont une secte peu nombreuse est seule à profiter.

CORRESPONDANCE DES ETATS-UNIS

Troy, N. Y., 8 mars 1905.

DANS ce sens qu'il mène à tous les malheurs et conduit à tous les crimes, l'on peut dire que l'alcoolisme est le plus pernicieux des fléaux qui désolent en ce moment l'Amérique et le monde. C'est chaque jour que les journaux ont à relater les tristes conséquences de l'ivrognerie. Ces conséquences s'appellent ordinairement vols, assassinats, suicides, démence. Mais elles pourraient porter d'autres noms ; car, selon la parole profonde d'un père de l'Eglise, *nunquam putabo ebrium posse esse castum* : l'impudicité est elle aussi le dénouement fatal de la boisson excessive.

— Un juge éminent de Montréal, l'Hon. M. Taschereau, vient de le rappeler dernièrement dans des termes splendides : « Parmi, dit-il, les fléaux de l'humanité qui ont pollué le corps après avoir souillé

l'âme, il en est deux terribles dont les assauts incessants ont commencé dès les origines du monde et dont les ravages ont déshonoré et décimé les populations : ce sont l'ivrognerie et la prostitution, compagnes presque inséparables, couple hideux, narguant la Divinité, défiant la civilisation, réfractaire aux lois, maître souvent des destinées d'une nation. Des peuples tout entiers de l'Asie, des monarchies et des gouvernements de l'Orient, berceau du monde, ont plié sous leur joug, ont reconnu leur domination, et leur ont même rendu quelquefois un culte infâme dont l'histoire consigne avec dégoût les règles et les détails ».

— Qu'est-ce donc que l'ivrognerie ?

L'ivrognerie, ou mieux l'alcoolisme, est un empoisonnement latent et lent, mais sûr, qui trouble et révolutionne l'organisme humain, diminue les forces physiques, intellectuelles et morales, et mène à la mort ou à la folie.

C'est à expliquer cette définition que nous consacrerons notre causerie d'aujourd'hui.

Et d'abord comment devient-on ivrogne ?

La question est importante : car cet horrible *état*, cette épouvantable *maladie* qui a nom l'ivrognerie, s'acquiert souvent d'une manière presque inconsciente et vague :

«..... On boit son litre au lieu de sa chopine,
Puis comme l'ouvrier n'a que de mauvais vin,
Il en arrive à l'eau-de-vie et c'est la fin.
Te voilà pour toujours ivrogne, mon bonhomme ».

Ainsi s'exprime Coppée, en vers. Disons, en prose, que l'ivrognerie se gagne, soit par l'ivresse répétée, soit même par la boisson habituelle de liqueurs fortes, si elle est prise entre les repas et à jeun. « Même absorbé à petites doses, si elles sont souvent répétées, l'alcool détruit les organes essentiels à la vie ». Ainsi parle le *Lancet*, de Londres, dans son numéro de novembre dernier.

Et comment l'alcool opère-t-il cette œuvre de mort ?

— Voici son action sur les organes physiques.

Tout alcool contient plus ou moins, mais toujours en une certaine mesure, une substance apte à empoisonner. Les chimistes appellent cela l'acide toxique. Comme tout toxique, celui-ci corrode l'estomac, congestionne le foie, dilate le cœur, imprègne les poumons et les bronches, excite le système nerveux.

Regardez, en effet, un ivrogne. La langue et le nez sont bosselés et d'un rouge verdâtre, la gorge est irritée, l'estomac est enflammé, les intestins sont ulcérés. Il n'y a plus d'appétit chez lui... il a soif — et c'est tout. Son larynx ayant perdu de son élasticité, il vous le dit avec une voix éraillée et cavernieuse. Son sang est tellement coagulé qu'un arrêt subit de circulation peut arriver à tout moment, provoquant une rupture d'anévrisme ou la gangrène : la mort.

C'est à peine s'il vous entend, car ses oreilles bourdonnent sans cesse ; c'est à peine s'il vous voit, car son œil a pris une apparence vitreuse ; ses jambes flageolent et son goût est émoussé... il a soif — et c'est tout.

Cette victime de l'ivrognerie elle n'est pourtant pas bien vieille peut-être ; mais les années comptent triple pour ces gens-là, et leur vieillesse est précoce mais dure peu.

— Voici en second lieu les effets de l'alcool sur les facultés intellectuelles.

Par suite de l'union intime et essentielle entre l'âme et le corps, l'on peut dire que les conséquences physiques ont leur contrepartie sur l'être moral.

L'intelligence et la volonté s'étant dégradées, l'ivrogne devient hébété ; il devient, selon l'expression même de saint Paul, un être abruti, un être animal : *animalis homo non percipit quae sunt Spiritus Dei ; stultitia est illi et non potest intelligere.* (1 Cor., 11, 14).

L'ivrogne est sujet aux hallucinations, à la lenteur dans la conception et dans l'expression des idées, à la perte de la mémoire, à la folle, oui, à la folie.

L'ivrognerie est en effet la grande cause des maladies mentales. « Sur 80,000 aliénés séquestrés », a écrit le Dr Legrain, « un quart, c'est-à-dire 20,000 environ, ont dû leur folie, soit directement, soit indirectement, à l'influence de l'alcool. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le chiffre des aliénés s'est constamment accru et partout la courbe de l'allénation mentale est analogue à celle de l'alcoolisme.

— Si maintenant, nous basant sur les lois de l'hérédité, nous recherchions les effets de l'ivrognerie sur la race, sur la famille, sur la société, nous serions terrifiés de ces dommages.

Nous serions terrifiés, car dans cet océan de *whiskey*, de boue, de sang et de larmes, nous aurions à voir les causes de l'épuisement des races, les raisons du développement des mauvais instincts et de l'aberration de la conscience, les motifs de l'immoralité croissante et continue.

Après cela, nous ne nous étonnerions pas d'entendre le grand Gladstone s'écrier : « *Intoxicating drinks have produced evils more deadly, because more continuous, than all those caused to mankind by the great historic causes of war, famine, and pestilence combined* ». Et nous ajouterions foi à cette parole de Phillips Brooks : « *If we could sweep intemperance out of the country, there would be hardly poverty enough left to give healthy exercise to the charitable impulses* ».

— Où sont les remèdes ?

Les sociologues les divisent généralement en trois classes : les remèdes fiscaux, les remèdes légaux et les remèdes moraux.

— Au point de vue fiscal, ils disent « qu'une matière est d'autant plus imposable que sa consommation est reconnue plus dangereuse ». Ils demandent donc des taxes plus fortes sur les boissons alcooliques.

— Au point de vue légal, ils réclament des peines plus vengeresses contre celui qui s'enivre publiquement ; ils veulent que le crime commis en état d'ivresse soit non pas jugé plus bénévolement

mais plus sévèrement ; ils demandent que le nombre des licences soit diminué.

— Ces moyens sont bons ; mais il est évident que les moyens moraux sont de beaucoup les meilleurs. Un philosophe l'a dit avec beaucoup de justesse : « Les remèdes légaux comme les remèdes fiscaux seront impuissants à enrayer le mal s'ils ne sont pas aidés par les remèdes moraux. Il ne suffit pas que l'ivrogne trouve plus de difficulté à satisfaire sa passion : il tournera ces difficultés et il se privera de tout, plutôt que de boire ; il faut l'amener à *vouloir* se corriger ».

Comment en arriver là ? Par le réveil du sentiment religieux dans l'âme des victimes de l'ivrognerie ; par la considération des effets désastreux de ce vice ; par la réfutation de certains préjugés qui courent en faveur de la boisson alcoolique. La science en main prouvons les conséquences lamentables de ce suicide physique et moral. L'Evangile en main disons que : « l'ivrogne s'il ne se corrige pas, n'aura pas de part dans le royaume des cieux ». (1 Cor., 6, 10).

HENRI BAYARD.

Mgr MATHIAS LORAS

EVEQUE DE DUBUQUE, IOWA

Fils de France, exilé de son pays pour la foi, missionnaire de l'Ouest américain et évêque d'un grand diocèse



ERS cette époque, on manquait de tout dans l'Iowa : pas de prêtres, pas de ressources. A première vue, il semble étrange que les conciles d'Amérique aient érigé en diocèses des territoires où il n'y avait que quelques centaines de catholiques, desservis par un petit nombre de prêtres, quelquefois par un seul prêtre. Et cependant cette manière d'agir indiquait la sagesse de ces prélats capables de prévoir l'avenir, en plaçant à la tête des nou-

veaux diocèses des hommes d'une vertu sincère, d'une science éclairée et d'une grande endurance.

Grâce à des vues si élevées, les pères du troisième concile provincial de Baltimore ne se trompèrent point quand ils choisirent comme premier évêque de Dubuque, Mathias Loras, alors grand-vicaire du diocèse de Mobile, dans l'Alabama.

Les bulles arrivèrent à Baltimore en septembre 1837, et la consécration de l'évêque-élu se fit dans la cathédrale de Mobile, par Mgr Portier, assisté de l'évêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr Blanc.

Le territoire confié par Grégoire XVI au nouvel évêque avait pour bornes : au nord, le Manitoba ; à l'est, le Mississipi ; au sud et à l'ouest, le Missouri. Il comprenait aussi tout l'Etat du Wisconsin, et par courtoisie, la partie nord-ouest de l'Illinois. En tout 387,330 milles carrés.

Le nouveau siège épiscopal était un camp minier, bâti en 1788 par l'indomptable Julien Dubuque. Un prêtre du Détroit ou de Saint-Louis visitait les quelques pionniers catholiques perdus dans ce pays ; mais ce fut le Père Mazzuchelli, dominicain italien, qui à force de zèle, de désintéressement, de travaux incessants, assit sur des fondations solides le futur diocèse de l'Iowa et la petite ville de Dubuque.

Dès qu'un évêque de ce temps-là était consacré, il tournait de suite ses pas vers la France, terre classique des missionnaires, d'où sont partis tant d'évêques et de prêtres : les Flagets, les de Cheverus, les Dubois, les Maréchal, les Dubourg, les Portier, les Lefèvre, les Bruté, les de la Hallandière, les Chanches, les Blanc, les Crélin, les Ravoux, les Sorin. Vraiment, l'Église de France a bien mérité de l'Église d'Amérique ! La France lui a donné de grands apôtres, dignes d'être les patriarches d'une grande Église ; et la France les donna à l'Amérique quand cette dernière avait le plus besoin d'apôtres, alors que les missionnaires des autres pays venaient encore peu nombreux sur ses rivages.

Béni du Saint-Père, encouragé par la Propagande de la Foi, ac-

compagné de deux prêtres, MM. Crétin et Pelamourges (le premier devint évêque de Saint-Paul, le second refusa de le devenir) et de quatre sous-diacres, MM. Causse, Pétral, Galtier et Ravoux (Mgr Ravoux vit encore) l'évêque pionnier de Dubuque était prêt à mettre la main au champ immense que Rome lui confiait dans les solitudes de l'Ouest.

Il était de Lyon où il avait traversé les mauvais jours de la Terreur. Il en avait gardé un sombre et douloureux souvenir. Enfant, il avait suivi, avec son frère, par une froide matinée de janvier, la fatale charrette qui conduisait son père à l'échafaud. La terrible scène ne s'était plus effacée de sa mémoire.

Jean Loras, le père du futur évêque, avait été emprisonné à cause de sa fidélité à l'ordre social et à l'unité religieuse. Un ami de sa famille écrivait naguère à l'archevêque de Saint-Paul : « C'est une ancienne coutume d'accorder au condamné une suprême requête : les uns demandent du vin, les autres du tabac, d'autres du cognac, une chose ou l'autre selon leurs désirs à ce moment suprême. Quand cette grâce fut offerte à M. Loras, il demanda le curé de Saint-Paul. Le curé étant venu, il lui dit, devant tous les assistants, avec la dignité des premiers chrétiens : « Monsieur, vous avez adhéré au schisme qui « désole actuellement la France ; mais je sais aussi que tout prêtre « peut donner l'absolution à ceux qui sont en danger de mort. Je « désire en conséquence me confesser à vous, mais sachez bien en « même temps que je ne prends aucune part à votre schisme ».

Un des frères de Jean Loras le suivit à l'échafaud ; et deux sœurs de Madame Loras moururent martyres, leur crime était d'avoir caché des prêtres fidèles. Notre futur évêque descendait, on le voit, d'une race de martyrs.

Les possessions de la famille qui étaient considérables furent confisquées, et Madame Loras dût nourrir et élever sa nombreuse famille dépourvée de tous ses biens et privée du secours de son mari. C'était une femme remarquable. Elle s'initia peu à peu aux affaires commerciales, dans lesquelles son mari était engagé ; et elle fut bientôt à

même de donner à ses enfants une excellente éducation. Avec un soin particulier elle surveilla leur formation religieuse. Une direction si sage fit naître de nombreuses vocations sacerdotales parmi ses enfants et petits-enfants. En France, c'est une tradition reçue que les descendants des confesseurs de la foi durant la Révolution, ont été bénis de Dieu.

Mathias reçut du ciel la vocation sacerdotale et manifesta de bonne heure toutes les vertus de ses parents : foi ardente, générosité, plété simple et tendre.

Durant ses premières années de latin, il fut le condisciple du futur curé d'Ars, avec lequel il se lia d'une étroite et persévérante amitié, à la suite d'un fait qui aurait dû tout au moins créer de l'antipathie. Le jeune Loras qui avait l'esprit vif et la compréhension facile, impatienté par les lenteurs du jeune J.-B. Vianney et fatigué des explications qu'il lui demandait, répondit par un soufflet. L'écolier reçut cet affront, comme le savent faire les saints. Touché jusqu'aux larmes d'une vertu déjà si parfaite, l'offenseur tendit sa main à sa victime et lui voua une affection qui ne se démentit jamais.

M. Loras, après les études habituelles au séminaire, où il se distingua par sa plété et ses brillants succès, fut ordonné prêtre à Lyon par le cardinal Fesch, oncle de Napoléon Ier.

Il devint professeur de Troisième puis supérieur du séminaire de Meximieux, fondé par un prêtre éminent — un vaillant parmi les vaillants — durant la Révolution, M. Ruivet, grand-vicaire de Lyon et de Belley. Son administration s'y résume comme suit : esprit distingué, caractère ferme, cœur ardent, nature active. L'abbé Loras faisait déjà prévoir la brillante destinée qui l'attendait.

C'est pendant sa supériorité à Meximieux qu'il reçut la visite du curé d'Ars. Elle eut lieu dans la semaine qui précède la Fête-Dieu. Les deux amis, en se promenant, rencontrèrent les enfants que l'on exerçait à jeter des fleurs et de l'encens. L'abbé Vianney s'arrêta et leur dit : « *N'oubliez, pas mes enfants, quand vous serez dimanche devant le bon Dieu, de lui jeter vos cœurs avec vos fleurs et votre*

encens ». Les paroles des saints font de telles impressions que celle-ci ne fut plus jamais oubliée.

Le soir, ces deux âmes si sacerdotales, si bien faites pour se comprendre, s'entretenaient jusqu'à bien avant dans la nuit des choses de Dieu et de l'Éternité. Vint l'heure du repos, le supérieur conduisit le curé d'Ars dans la chambre qui lui avait été préparée. Au matin, on trouva le lit intact ; le saint curé avait passé la nuit en prières.

Le lendemain, l'abbé Loras accompagna son ami à la voiture publique qui devait l'emmenner. Ils y rencontrèrent une pauvre vieille femme, qui se mit à dire en les regardant l'un après l'autre : *Il y en a un qui sera un grand évêque et l'autre un grand saint*. Tout étrange qu'il paraisse, le propos est certain. Il a été raconté aux Messieurs du Séminaire de Meximieux par des témoins qui l'avaient entendu. Du reste, plus tard, le curé d'Ars se reportant à ce lointain souvenir, répétait : " L'abbé Loras est bien devenu un grand évêque, mais moi je ne suis point devenu un saint ". C'était son humble opinion, ce n'est pas celle de Pie X qui vient de le béatifier pour la consolation et la joie des Eglises de France et du Minnesota, où plusieurs prêtres et Mgr Ireland se rappellent encore avoir reçu les conseils et la bénédiction de ce dernier-né d'entre les Bienheureux.

M. Loras donna à la maison de Meximieux une véritable prospérité ; le nombre des élèves dépassa trois cents. Parmi eux se trouvaient le savant Gorini et le Bienheureux Chanel. Les remarquables travaux historiques de l'un, l'éclatante sainteté de l'autre resteront toujours pour le supérieur qui les a dirigés, un honneur impérissable.

Malgré ses occupations comme supérieur de Meximieux d'abord puis de l'Argentière, il était attiré vers l'Amérique. Parmi les élèves de Rhétorique, il y avait trois jeunes gens qui gagnèrent son estime d'une manière particulière et auxquels il voulut bien confier le secret de son cœur. Ces jeunes gens rêvaient de missions étrangères. Le supérieur les appela dans sa chambre et leur dit : " Moi aussi j'ai l'intention de me dévouer aux missions étrangères. Je veux aller en Amérique. Quand vous serez ordonnés, j'espère que vous me suivrez et travaillerez avec moi ". Un de ces jeunes gens fut le premier mar-

tyr de l'Océanie ; et c'est à M. Loras, sans doute, que Pierre Chanel dut beaucoup du zèle et de la charité qui lui valurent sa couronne du martyr dans les îles éloignées du Pacifique.

L'arrivée en France de l'évêque de Mobile, Mgr Portier, donna à M. Loras l'occasion de mettre à exécution le dessein caressé depuis si longtemps, de se consacrer aux missions étrangères.

Dire adieu à la France, à sa vieille mère, était un sacrifice qu'il n'avait jamais envisagé ; mais cette dernière avait trop appris à l'école de la souffrance pour ne pas se résigner à voir son fils suivre son pieux attrait.

Les Sœurs de Dubuque conservent toujours précieusement un médaillon que Mgr Loras leur confia avant sa mort et qui renferme un cœur peint par sa mère, avec ces mots : « Dans le divin Cœur, ô mon fils, je vous donne rendez-vous ; c'est là que vous me trouverez toujours. — Veuve Loras à son fils le missionnaire ». Cette femme chrétienne aimait son titre de veuve, parce qu'il lui rappelait celui que la Révolution avait, par haine et mépris, attaché à leur reine, l'infortunée Marie-Antoinette, veuve Capet. Du cœur s'échappent quelques gouttes de sang véritable et le tissu du médaillon a été entrelacé des cheveux argentés de cette pieuse veuve.

EM.-B. GAUVREAU,

Curé de Beardsley (Saint-Paul).

(A suivre)

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 26 mars

Messe basse

Du III dim. du Carême, *semi-double privil.* ; 2e or. *A cunctis*, 3e *Omni-potens* ; préf. du Carême.

Messe solennelle

De l'ANNONCIATION, 1e cl. ; messe comme le 25 mars ; mém. du III dim. ; au *Credo*, on s'agenouille pendant le chant du verset : *Et incarnatus est* ; préf. de la Ste Vierge ; dernier Ev. du dim. — Aux II vêpres, mém. de S. Jean Damascène et du dim.